Ami du Clergé du 26 mai 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur la Liturgie. — VIII. Les linges et les vases sacrés, 289.
Retraite de Communion solennelle *(fin)*. — VIII. L'avenir ; la Sainte Vierge, 291.
Nos religieux. — III. Leur origine, leur vie, 293.
Pour la fête du Sacré-Cœur. — I. Il faut répondre à l'amour de Jésus, 298. — II. Avantages spirituels de la dévotion au Sacré-Cœur, 299.
Panégyrique de S. Médard. — Un protecteur pour les biens du corps et de l'âme, 302.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

VIII

LES LINGES ET LES VASES SACRÉS

Mes frères,

Nous allons aujourd'hui parler des linges et des vases sacrés. Ces objets sont ainsi appelés à cause de la bénédiction ou de la consécration toute spéciale qu'ils ont reçue et surtout parce qu'ils sont en contact immédiat avec la Sainte Eucharistie.

I

Les linges sacrés sont le corporal, la pale et le purificatoire.

Le corporal est une petite nappe que le prêtre étend sur les nappes d'autel avant de commencer la messe et sur laquelle il place le calice. Lorsque les fidèles communiaient sous les deux espèces et qu'il fallait dans ce but déposer sur l'autel et consacrer beaucoup de pain et de vin, le corporal recouvrait toute la table du sacrifice. Aujourd'hui il suffit qu'il soit assez grand pour qu'on puisse y placer commodément le calice, la patène et le saint ciboire renfermant les hosties destinées à la communion des fidèles. Son nom de « corporal » lui vient de ce qu'on y dépose le corps de Notre-Seigneur réellement présent sous les voiles de l'hostie. Le corporal n'est donc pas seulement nécessaire à la messe, on doit encore l'étendre au préalable en tout endroit où on dépose la Sainte Eucharistie, sur l'autel où on donne le salut du St-Sacrement, sur les reposoirs de la Fête-Dieu où Notre-Seigneur s'arrête pour recevoir les hommages des foules et les bénir, sur la table où le prêtre dépose le saint ciboire lorsqu'il porte le viatique aux malades, etc. Le corporal, comme du reste tous les linges sacrés, doit être de lin ou de chanvre assez fin et assez rigide pour qu'on puisse y recueillir facilement les parcelles qui se seraient détachées de la sainte hostie. Il symbolise le suaire qui enveloppait le corps du Sauveur et que les saintes femmes trouvèrent plié dans le sépulcre.

Jadis, quand les dimensions du corporal le permettaient, on ramenait ses extrémités sur le calice, pour empêcher la poussière et les mouches d'y tomber. Aujourd'hui on y supplée à l'aide d'un second corporal nommé « pale », du mot latin *pallium* qui veut dire *couverture*. Afin de lui donner assez de consistance pour soutenir le voile du calice, on le fait de deux épaisseurs de toile qu'on empèse fortement. En France, on introduit dans ce but un carton entre les deux toiles.

Le purificatoire est le linge dont le prêtre se sert pour essuyer le calice, ses lèvres et ses doigts, chaque fois qu'ils ont été en contact avec le St-Sacrement.

Comme quelques parcelles des saintes espèces peuvent rester adhérentes à ces différents linges qui ont été en contact avec elles, il est défendu aux simples fidèles d'y toucher sans une permission spéciale, dès qu'ils ont servi au saint sacrifice. Avant d'être remis à la blanchisseuse lorsqu'ils ont besoin d'être lessivés, un prêtre ou un clerc dans les ordres sacrés doit les purifier dans trois eaux différentes et jeter ces eaux dans la piscine.

Il est raconté dans l'histoire de S. Grégoire le Grand que ce pape descendait un jour de l'autel où il venait d'offrir le saint sacrifice, quand se présentèrent à lui des ambassadeurs venant lui demander des reliques pour une église. Prenant le corporal dont il venait de se servir, il le leur remit. Les envoyés témoignaient par leur contenance que, venus de loin, ils s'attendaient à recevoir de plus précieuses reliques. Le saint pontife, reprenant le corporal qu'il venait de leur donner, le perça, en présence des assistants, avec un canif, et il en jaillit du sang. Le simple contact de ce linge sacré avec la sainte hostie dont quelques parcelles avaient pu se détacher et adhéraient peut être encore à ce corporal, avait suffi pour déterminer cette effusion miraculeuse.

II

Les vases sacrés sont au nombre de quatre : le calice, la patène, le ciboire et l'ostensoir.

Le calice est une coupe montée sur un pied, dans laquelle le prêtre verse le vin et l'eau qu'il doit changer au corps et au sang de Notre-Seigneur.

Ce genre de coupe était très usité chez les Juifs, qui s'en servaient dans les repas et se la passaient même de main en main pour y boire en signe de fraternité. C'est d'une coupe de ce genre que Notre-Seigneur se servit au Cénacle pour instituer la Sainte Eucharistie. Les deux cathédrales de Valence en Espagne et de Gênes en Italie se disputent l'honneur de la posséder. La première prétend qu'elle faisait partie du trésor dont le diacre S.

Laurent avait la garde. Pour la soustraire à la rapacité du préfet de Rome, il l'aurait envoyée en Espagne, à Huesca sa patrie, d'où elle serait passée à la grotte de St-Jean-du-Rocher et enfin, sous Alphonse le Sage, roi de Castille, aurait été confiée à la garde du Chapitre de Valence. La cathédrale de Gênes, de son côté, prétend que ce premier de tous les calices lui aurait été apporté par les Génois lors du pillage de Césarée en 1101.

Les calices furent d'abord de matières peu précieuses : de verre, d'étain, etc., mais quand les ressources de l'Eglise le permirent, le pape Zéphyrin décréta qu'ils ne seraient plus qu'en or ou en argent, par respect pour le Précieux Sang qui doit y séjourner. S'ils sont en argent, l'intérieur de la coupe doit être doré. Le pied, lui, peut être en tout autre métal argenté ou doré.

Au temps où les fidèles communiaient sous les deux espèces, les calices étaient bien plus grands qu'aujourd'hui : ils avaient deux anses pour qu'ils pussent être portés commodément. Cela n'est plus nécessaire aujourd'hui.

Avant d'être employé pour la sainte messe, tout calice doit avoir été consacré par l'évêque.

La patène est un petit plat d'or ou d'argent doré sur lequel le prêtre place la sainte hostie. Comme le calice, elle doit avoir été consacrée avant de servir au saint sacrifice.

Le saint ciboire, du mot latin « *cibus*, nourriture », est le vase sacré déposé dans le tabernacle et dans lequel sont contenues les hosties consacrées conservées pour la communion des fidèles. Il consiste, comme le calice, en une coupe soutenue par un pied et fermée par un couvercle surmonté d'une croix. Comme celle du calice, cette coupe doit être en argent elle aussi et dorée à l'intérieur. Lorsqu'elle renferme la Sainte Eucharistie, elle doit être recouverte d'un voile ou pavillon blanc richement brodé. Le ciboire n'a pas besoin d'être consacré, mais seulement bénit.

A côté du saint ciboire, se trouve ordinairement dans le tabernacle un autre vase sacré d'or ou d'argent, appelé *custode*. C'est une boîte destinée à renfermer et à garder la *lunule* ou croissant où se trouve, entre deux verres, la grande hostie que le prêtre place dans l'ostensoir pour les expositions et les bénédictions du St-Sacrement.

L'ostensoir, du mot *ostendere*, qui signifie *montrer*, porte aussi le nom de *monstrance*, parce qu'il sert à montrer la sainte hostie aux fidèles pour exciter leur foi et la leur faire adorer avec plus de ferveur. Les premiers ostensoirs avaient la forme d'une croix ; ceux d'aujourd'hui ont plutôt la forme d'un soleil et donnent l'illusion de rayons de gloire s'échappant de la sainte hostie. L'ostensoir, pas plus que la custode et la lunule, n'a besoin d'être consacré, mais seulement bénit. Il peut n'être qu'en cuivre doré ou argenté.

L'usage des ostensoirs ne remonte qu'au XIIe siècle. C'est seulement à cette époque que l'Eglise commença d'exposer le St-Sacrement aux adorations des fidèles, pour réparer les blasphèmes dont était l'objet la Sainte Eucharistie de la part de Bérenger et autres hérétiques qui niaient la présence réelle de Notre-Seigneur au T. S. Sacrement.

L'ostensoir peut être touché par les simples fidèles lorsqu'il ne renferme pas le T. S. Sacrement et qu'il y a un motif sérieux de le faire, mais il n'en est pas de même des autres vases sacrés : seuls les clercs peuvent y mettre la main et les porter, lorsqu'ils ne renferment pas la Sainte Eucharistie. Lorsqu'ils contiennent celle-ci, seuls les prêtres et les diacres peuvent y toucher, à condition d'être revêtus du surplis et de l'étole.

Outre les vases sacrés dont nous venons de parler, il en existe trois autres qui, pour n'être pas en contact avec la Sainte Eucharistie, n'en sont pas moins dignes de notre respect : ce sont les vases des saintes Huiles où sont renfermés l'Huile des catéchumènes, le Saint Chrême et l'Huile des infirmes. Ils sont conservés en un lieu décent à la sacristie.

III

Ce n'est pas assez de connaître les objets liturgiques, ornements, linges et vases sacrés dont je vous ai parlé dans cette instruction et dans les précédentes ; ce n'est pas assez d'avoir pour eux un profond respect, il faut que ce respect vous inspire des résolutions pratiques.

Ces objets liturgiques finissent par s'user, se détériorer ; ils ont besoin par conséquent d'être entretenus, réparés, parfois même d'être renouvelés. Sans doute, c'est au curé qui administre l'église d'y pourvoir, puisque c'est à lui qu'incombe l'obligation d'assurer la décence du culte divin. Mais, vous le devinez bien, ce n'est pas lui qui peut lessiver le linge, raccommoder les ornements, pourvoir à ses frais à leur remplacement et à celui des vases sacrés. Cette charge incombe à tous les fidèles, puisqu'aussi bien c'est pour eux tous que ces différents objets sont utilisés par le prêtre. Il faut donc que tous donnent généreusement aux quêtes faites au profit de l'église pour l'achat et l'entretien du mobilier sacré.

Mais ce n'est pas encore assez de donner son argent ; donner son temps et son travail est mieux encore. Que les personnes qui le peuvent offrent donc leur concours au clergé pour l'entretien de l'église, l'ornementation des autels, le soin de la sacristie. En beaucoup de paroisses, les jeunes filles et même des dames revendiquent l'honneur d'orner chacune un autel ou l'image d'un saint. Aussi comme dans ces paroisses l'église est propre et coquette, comme tous les autels sont gracieusement parés, surtout les dimanches et les jours de fête ! C'est plaisir de s'y rendre et d'y assister aux offices. Les étrangers de passage dans la paroisse sont édifiés en voyant les croix et les chandeliers étincelants de propreté, les nappes éclatantes de blancheur, les fleurs étalant partout leurs couleurs variées et parfumant le saint lieu.

En d'autres paroisses on fait mieux encore : on y a établi une œuvre, appelée « Œuvre des Taber-

nacles, » dont les membres se réunissent à certains jours pour raccommoder le linge, réparer les ornements et même en confectionner de nouveaux, parfois avec des toilettes dont on est heureux de se dépouiller pour revêtir le bon Dieu. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi partout, surtout dans les paroisses pauvres où les ressources manquent pour payer de coûteuses réparations ou procéder à des achats d'ornements neufs plus coûteux encore ?

Quel mérite ont devant les hommes, quel mérite auront surtout devant Dieu les personnes qui s'adonnent à ces œuvres de zèle et de charité ! Comme il leur sera doux de pouvoir lui dire lorsqu'elles paraîtront devant lui : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison, j'ai eu à cœur la gloire du lieu où vous daigniez habiter parmi nous ! » Comme il leur sera plus doux encore d'entendre Notre-Seigneur leur répondre : « Venez, les bénis de mon Père, j'étais nu en effet, et vous m'avez vêtu, venez recevoir votre récompense ! » Ainsi soit-il.

RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE

VIII

L'AVENIR ; LA SAINTE VIERGE

Mes chers enfants,

Je vous ai parlé de résolutions à prendre en vue de votre avenir qu'il s'agit de sanctifier par une vie pieuse. C'est de cet avenir que je vous entretiendrai dans cette dernière causerie. Je ne saurais la terminer sans ajouter un mot sur la Sainte Vierge qui peut d'ailleurs jouer un rôle important dans cette question de votre avenir.

I

L'avenir, mes enfants, on n'y songe guère à votre âge qui est celui de l'insouciance. Cependant c'est sagesse que de prévoir. Pour vous l'avenir se présente sous deux faces : 1° votre persévérance et votre salut à assurer ; 2° un état de vie à choisir et à préparer.

La cérémonie de la communion solennelle comporte la rénovation des vœux du baptême, par laquelle vous promettrez à Notre-Seigneur une fidélité constante. Ce serait, en effet, une démarche illusoire de votre part que de faire cette communion, si vous n'étiez pas fermement décidés à demeurer fidèles au Dieu de votre première communion et de votre communion solennelle. Si vous avez bien compris l'amour de Notre-Seigneur, qui s'est manifesté à notre endroit par l'Incarnation et la Rédemption, par les grâces particulières à chacun et spécialement par son Eucharistie, si vous avez compris vos devoirs de reconnaissance envers lui, les grands intérêts de vos âmes, si vous vous rendez compte que la religion n'est pas une affaire de formalités à remplir, mais qu'elle exige le libre don de votre cœur, vous devez être prêts à faire sérieusement cette promesse de fidélité à Jésus. Je ne doute pas qu'il n'en soit ainsi. Mais une promesse ne saurait être sérieuse que si celui qui la fait a prévu les moyens pratiques de la tenir. Quels sont donc ces moyens ?

Le premier c'est le contact permanent avec l'Eglise dans la personne de ses ministres. Voyez ce qui se passe autour de vous. De grands jeunes gens qui vous ont précédés il y a quelques années au catéchisme et qui, à cette époque, étaient comme vous bien disposés, se sont éloignés du bon Dieu et de l'Eglise. Ils se sont laissé entraîner par de mauvais camarades dans des lieux où il n'est pas question de devoir, mais seulement de plaisir. Certains leur ont posé la question de la servante du prétoire : « Toi aussi, tu es donc un des siens ? » et par peur ils ont renié le Jésus de leur première communion. Pour ne pas entendre sans cesse ces quolibets auxquels ils ne savaient que répondre, ils ont cessé de fréquenter l'église et les sacrements. Chez ces âmes faibles, l'influence du mal l'a emporté sur celle du bien, parce qu'elles ont été imprudentes.

Notre-Seigneur nous avertit de prendre garde à ces mauvais bergers qui se présentent sous des dehors trompeurs. Vos âmes, mes enfants, sont en effet semblables à des brebis que le bon Pasteur veut maintenir dans sa garde vigilante et aimante ; mais, elles, elles sont curieuses de voir ce qui se passe un peu plus loin ; elles sont avides de liberté, et elles s'aventurent jusqu'aux abords du grand bois où les loups les guettent pour les emporter et les dévorer. Ah ! si elles savaient rester toujours bien près du bon Pasteur ! Le prêtre, représentant de Jésus auprès de vous, vous préservera du danger, mais à la condition que vous restiez en contact avec lui, que vous écoutiez ses directions et que vous lui signaliez les dangers qui vous menacent. Vous serez donc, mes enfants, des membres assidus et convaincus des œuvres de préservation créées pour vous : patronages, congrégations, cercles d'études, etc.

Vous continuerez à vous instruire de votre religion. Ne croyez pas que, connaissant parfaitement votre catéchisme, vous savez de la religion tout ce qu'on peut en savoir. Les mauvais bergers dont je parlais, camarades, journaux, livres, revues, débiteront quantité de mensonges sur la religion pour vous tromper. N'est-ce pas toujours le même procédé qu'emploie le démon ? Voyez-le au Paradis terrestre : il ment. Adam et Eve ne veulent pas toucher au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, parce que Dieu le leur a défendu et les a menacés d'une grave punition. — « Mais non, leur dit Satan, ce n'est pas vrai ! C'est une défense pour rire ! Vous ne mourrez pas ; au contraire vous deviendrez semblables à Dieu. » Il continue à répandre ainsi le mensonge dans le monde. Combien de convertis ont avoué : « Ah !

si nous avions su ! » Pour ne pas se laisser prendre à ces mensonges, il faut être instruit. Vous trouverez l'instruction indispensable auprès de vos prêtres. Ils y ajouteront beaucoup de bons conseils, d'avertissements, peut-être parfois une réprimande, qui leur seront dictés par l'amour qu'ils portent à vos âmes au nom du Christ. Le petit jeune homme de quinze ou seize ans qui semble éviter le prêtre prouve par cette attitude qu'il n'a pas la volonté de persévérer et qu'il est même déjà en dehors du droit chemin. Ne soyez jamais un de ceux-là, mes enfants.

Vous assurerez aussi votre persévérance par la prière. Vous avez besoin de la grâce de Dieu. Comment l'obtiendrez-vous si vous ne la demandez pas ? Soyez fidèles à vos prières de chaque jour, du matin et du soir, si possible à la prière en union avec le prêtre par l'assistance à la messe quotidienne, en tout cas au moins à celle du dimanche, que vous ne manquerez sous aucun prétexte. On vous a raconté le beau geste des marins qui, pendant la tempête, élèvent leurs cœurs vers Dieu et la Sainte Vierge pour leur demander protection et salut. Cette tempête, tous les jours elle fait rage autour de vos âmes ; il faut donc que tous les jours vous ayez recours à celui qui commande à la tempête de la mer et aussi au démon qui soulève la tempête dans les âmes.

Mais votre plus puissant secours, vous le trouverez dans la pratique régulière et fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. J'en ai déjà parlé précédemment ; aussi n'y reviendrai-je pas en ce moment. Je me contente de vous rappeler que la fidélité à ces sacrements fera utilement l'objet d'une résolution de retraite.

Prévoir l'avenir, c'est aussi penser à l'état de vie que vous devez choisir un jour. Ce choix ne doit pas être laissé au hasard. Sans doute, vos aptitudes entreront en ligne de compte, mais vous devez aussi demander au bon Dieu des lumières à ce sujet, car du choix bon ou mauvais que vous ferez peut dépendre votre avenir éternel. Il y a des professions où vous risqueriez de rencontrer trop d'obstacles à la persévérance chrétienne. Il sera prudent de les écarter.

Il y a un état de vie sur lequel je tiens à attirer l'attention des petits garçons, c'est le sacerdoce. Vous devez, pour choisir un état de vie, vous inspirer de votre utilité personnelle, mais ce serait faire preuve d'égoïsme que de penser à vous seuls ; vous devez aussi avoir l'ambition de vous rendre utiles à vos semblables. Or il n'y a pas un seul état où vous puissiez mieux atteindre ce but que dans l'état sacerdotal. C'est ici surtout que les lumières du bon Dieu vous seront particulièrement nécessaires, car le sacerdoce suppose un appel spécial de sa part. Il y a des enfants à qui le bon Dieu dit : « Mon enfant, tu peux utiliser ta vie de bien des manières. Tu peux songer à élever une famille nombreuse, en gagnant le pain de tous ses membres, pour faire d'eux de bons chrétiens et des élus pour le ciel. C'est la voie commune et c'est bien. Tu peux songer à te rendre utile à tes semblables en travaillant la belle terre de France, en devenant médecin, officier, avocat. Tout cela aussi est bien. Mais il y a quelque chose de mieux encore. Vois le grand nombre d'âmes qui se perdent faute de prêtres. Veux-tu m'aider à sauver ces âmes en leur enseignant ma doctrine et en leur distribuant mes sacrements, en les aidant à demeurer dans le droit chemin et à faire une bonne mort ? Sans doute, il te faudra, pour réaliser cet idéal, renoncer à bien des joies humaines ; mais tu recevras aussi des grâces plus nombreuses pour toi et ta place au ciel sera plus belle. »

Mes enfants, si l'un d'entre vous entend cette invitation, qu'il ne ferme pas ses oreilles et son cœur à la grâce, mais qu'il réponde avec générosité à l'appel de Dieu. Vous avez sans doute goûté une grande joie au jour de votre première communion ; cette joie, vous pourrez la goûter de nouveau au jour de votre première messe. L'enfant qui sentirait en son cœur le désir d'être prêtre devra communiquer ce désir à son confesseur, pour étudier avec lui les moyens de le réaliser. Qu'il développe en lui la piété, l'amour de la Sainte Eucharistie et celui des âmes, et qu'il soit bien persuadé que, malgré ce qu'en pense parfois le monde, il ne peut pas exister de vocation plus belle que celle-là. Faire du bien aux corps dans la profession de médecin, par exemple, c'est beau et c'est bien ; mais sauver des âmes pour l'éternité, c'est continuer l'œuvre du Christ lui-même et par conséquent s'assurer de sa part un amour de prédilection.

Les petites filles vont peut-être être jalouses et me dire : « Nous sommes donc, nous, obligées de renoncer à ces beaux rêves d'apostolat ? » Non, mes enfants, car le bon Dieu accepte et désire aussi le dévouement des petites filles. Sans doute, il ne leur sera jamais donné de monter à l'autel, mais elles peuvent néanmoins se consacrer dans l'état religieux au service du bon Dieu et des âmes. Il y a tant de bien à faire aujourd'hui et les prêtres sont si peu nombreux qu'il faut songer à donner des auxiliaires au clergé : les religieuses sont ces auxiliaires tout indiqués. Soigner les malades et, en faisant du bien aux corps, guérir les âmes et les aider à paraître en état de grâce devant le bon Dieu, élever et instruire les petits enfants, s'occuper surtout des déshérités qui n'ont pas de parents, offrir à Dieu par une vie sainte une compensation et une réparation pour tant de fautes qui sont commises par les pécheurs, voilà un idéal qui peut aussi tenter des âmes généreuses.

Mes enfants, je serais bien étonné que parmi vous aucun ou aucune ne soit appelé au sacerdoce ou à la vie religieuse. Que chacun et chacune réfléchisse donc sérieusement à cette question importante d'une vocation possible. Il ne vous est même pas défendu de la demander au bon Dieu, et ce serait une excellente manière de le remercier

des grâces de cette retraite et de cette communion solennelle que de lui dire : « Mon Dieu, je ne suis qu'un pauvre enfant bien faible, mais si vous voulez faire de moi votre prêtre ou votre religieuse, je suis prêt ou je suis prête à répondre à votre désir. »

II

Nous ne pouvons pas terminer cette retraite, mes chers enfants, sans nous entretenir de la Sainte Vierge. Vous connaissez la scène qui s'est déroulée au Calvaire. Notre-Seigneur était suspendu à la croix depuis bientôt trois heures ; il allait mourir. Avant de remettre son âme entre les mains de son Père, il voulut confier sa bonne Mère aux soins vigilants d'un ami fidèle. Il ne pouvait trouver mieux, pour remplir ce rôle, que S. Jean. Il tourna donc vers eux ses yeux déjà voilés par la mort qui approchait et il prononça ces paroles mémorables : « Mère, voilà votre fils ! Fils, voilà votre Mère ! » S'il confiait ainsi Marie à S. Jean, il entendait bien aussi confier S. Jean à Marie, et dans la personne de S. Jean était toute l'humanité qui était remise à la vigilante tendresse de la Sainte Vierge. Depuis ce moment, Marie n'a cessé de se considérer comme la mère du genre humain et de veiller sur tous ses enfants.

Une mère protège ses enfants parce qu'elle les aime. C'est bien là ce que fait la Sainte Vierge à notre égard. Elle nous aime parce qu'elle sait combien nous avons coûté cher à Jésus et combien Jésus désire notre salut. Aussi Marie s'emploie-t-elle à prier pour nous, à écarter de nous les dangers et à nous obtenir les grâces dont nous avons besoin. Que de fois n'a-t-elle pas manifesté son amour pour ses enfants ! Vous connaissez l'histoire des apparitions de Lourdes et les merveilleuses guérisons que la Sainte Vierge y opère ou obtient de son divin Fils. Je ne vous en citerai qu'un exemple. C'est celui d'un jeune homme qui, étant postier ambulant dans un grand rapide, fut broyé au cours d'une catastrophe de chemin de fer. Il était réduit à un état si lamentable que la Compagnie de chemin de fer fut obligée de lui payer une forte pension annuelle, ce dont elle se consola d'ailleurs facilement, car la dépense ne devait pas se renouveler souvent, la victime étant condamnée par tous les médecins à une mort certaine et rapide. Gabriel Gargam n'avait pas la foi. Aussi quand on lui parla d'aller à Lourdes, il n'accepta que pour ne pas déplaire à sa mère, mais sans aucune confiance. Or voici que pendant la procession du St-Sacrement, au moment où l'ostensoir se dirige de son côté, Gargam, qui avait eu récemment une syncope d'une heure, se dresse sur ses jambes, ce qu'il n'avait jamais pu faire depuis son accident et dit : « Je suis guéri ! » Il l'était, en effet, et si bien que depuis trente ans il remplit à Lourdes les fonctions de brancardier et publie, dans les conférences qu'il donne de tous côtés, la bonté de Marie à son égard. Son âme avait été guérie en même temps que son corps, car si Marie guérit les corps, c'est aux âmes surtout qu'elle entend faire du bien.

La confiance de l'Eglise en Marie l'a toujours entendu ainsi et la dévotion à la Sainte Vierge a toujours été en honneur parmi ses fidèles. Les grâces de persévérance et de conversion qu'on lui attribue ne se comptent plus. Rien d'étonnant d'ailleurs à cela : Jésus pourrait-il refuser quelque chose à celle qui est sa Mère et qui n'a jamais connu le péché ?

Votre dévotion envers la Sainte Vierge se manifestera par l'imitation de ses vertus, notamment de sa pureté, et par la prière quotidienne. Certaines âmes qui s'étaient éloignées du bon Dieu ont obtenu la grâce de la conversion parce qu'elles étaient restées fidèles à cette résolution de leur première communion : ne pas passer un seul jour de ma vie sans prier la Sainte Vierge. On recommande la pratique des trois *Ave Maria;* vous voudrez lui être fidèles et même réciter chaque jour quelques dizaines de votre chapelet pour demander à Marie son assistance quotidienne et surtout son aide à l'heure de votre mort.

* *

Mes chers enfants, votre retraite va se terminer, Gardez-en toujours le souvenir; aimez à vous le rappeler : ce sont des heures bénies que vous venez de vivre. Plusieurs ont peut-être noté sur un carnet quelques bonnes pensées auxquelles ils ajouteront leurs bonnes résolutions : qu'ils relisent souvent les notes de ce petit carnet. Elles serviront à les entretenir dans leurs bonnes dispositions actuelles et à leur rappeler leurs promesses. Avant tout souvenons-nous, mes chers enfants, que nous sommes sur terre pour préparer notre éternité. Au grand jour du jugement, quand Notre-Seigneur ouvrira toutes grandes les portes de son ciel aux âmes de bonne volonté, soyons tous là pour répondre à son invitation : « Venez, les bénis de mon Père, entrez dans le royaume qui a été préparé pour vous. » Que personne d'entre nous n'ait eu le malheur de s'égarer dans le royaume des ténèbres et de la mort, dans le royaume de Satan ! Que personne ne manque à l'appel de Jésus ! Ainsi soit-il.

FIN

NOS RELIGIEUX

III

LEUR ORIGINE, LEUR VIE

Messieurs,

Pour beaucoup de nos contemporains, les religieux et les Ordres ou Congrégations auxquels ils appartiennent, constituent un monde lointain, en grande partie inconnu, dont on connaît l'existence, mais dont on ignore la vie et l'action. Cette

ignorance est le champ en friche où les sectaires ont toute facilité pour semer, implanter et enraciner les préjugés les plus fous et les plus infâmes calomnies.

Nous verrons que ces implacables ennemis de l'Eglise ont largement profité de cette ignorance du peuple. Nous écouterons aussi leurs accusations impudentes ou ridicules, et nous en constaterons l'inanité flagrante. En attendant, essayons de faire connaître, un peu mieux qu'on ne les connaît, ces religieux de notre temps, que la librepensée a décriés, vilipendés, diffamés, accablés de sarcasmes, si odieusement dénigrés enfin qu'elle a fini par impressionner les foules et entraîner nos législateurs, Chambre et Sénat, à les proscrire et à les expulser. Disons d'abord leur origine et leur caractère propre, puis esquissons un tableau des principaux services qu'ils rendent.

I

C'est une bien vieille race que celle des moines ; ils plongent leurs puissantes racines dans le plus lointain passé. Toutes les religions spiritualistes les ont connus, hommes oublieux des choses de la terre, voués à la contemplation des choses de l'au-delà, sublimes jusque dans l'erreur Que sont ces antiques brahmes de l'Inde, dont toute la vie se passe dans le rêve de l'anéantissement de leur personnalité en Dieu ? Des moines. Que sont ces Esséniens qui, au temps de Jésus-Christ, formaient un tiers-parti entre les Pharisiens et les Sadducéens ? Des moines. Leurs constitutions rappellent en plusieurs points celles de nos Ordres religieux : ils renoncent au mariage, à la propriété privée. Répandus dans les villes et les villages, ou confinés dans des colonies solitaires, au désert d'Engaddi et près des rives de la Mer Morte, ils vivent de la haute vie de la pensée. Que sont ces thérapeutes qui, d'après Philon, peuplaient les solitudes de l'Egypte ? Des moines. Ils ont renoncé à leurs biens, à leur famille, à toutes les affaires temporelles ; ils prient, ils jeûnent, ils méditent les Livres de Moïse, ils composent des hymnes et des cantiques et chantent la gloire de Dieu dans la solitude. Il semble même que la Grèce homérique ait eu aussi ses ascètes : « Puissant Jupiter, dit le grand aède de l'Iliade, Dieu des Pélasges, tu habites loin d'ici dans la glaciale Dodone, et près de toi sont les Selles, tes interprètes, qui couchent à terre et dont l'eau pure ne lave jamais les pieds ! » Encore des moines, évidemment !

C'est ainsi qu'il y eut toujours dans l'humanité — et là est son honneur — des hommes voués par libre choix aux plus austères pratiques de la vertu. Ces hommes sentaient qu'il devait exister une vie plus pure, plus parfaite, plus élevée que la vie du vulgaire ; ils sentaient que sous peine d'être dominé par elle, il fallait dominer sa chair et que, pour établir en soi le règne de l'âme, il fallait la solitude, le détachement, l'austérité, la continence. Ils annonçaient le monachisme catholique ; ils en étaient l'aurore et la promesse.

Je ne sais, au juste, qui étaient, au fond, ces premiers solitaires, quelles étaient leurs pensées, la rigueur de leurs engagements, les sanctions de leur fidélité. L'histoire a laissé flotter beaucoup d'ombres sur ces institutions primitives. Mais je ne puis m'empêcher de les admirer et, par-dessus les flots des siècles et des siècles qui nous en séparent, de saluer leur abnégation et leur courage. A une époque de matérialisme brutal et de corruption païenne, ils ont été les soldats de l'âme et de l'esprit dans le violent combat que, depuis qu'il existe, l'homme se livre à lui-même [1].

La préexistence des moines au catholicisme prouve qu'il y a là un besoin de nature chez certains êtres supérieurs.

Il y a des âmes pour qui le vrai bonheur, en effet, consiste essentiellement dans la vie contemplative. Il ne leur faut pas parler d'union terrestre : le mariage est une chaîne sacrée, mais c'est une chaîne. Il ne leur faut pas parler de la vie commune des hommes, du commerce, de l'industrie, de tous les ordinaires moyens de vivre : elles ne veulent pas que, dans leur existence, le matériel l'emporte sur le spirituel, le passager sur l'éternel, car ce qui est de l'esprit est ce qui seul demeure. Le monastère, son ombre protectrice et son silence inspirateur, c'est vers cet asile de la vie intérieure qu'elles se sentent invinciblement appelées et attirées ; elles disent avec Hecker : « Le Royaume de Dieu est pour moi plus que le monde ! »

Pourquoi n'iraient-elles pas au bonheur qu'elles rêvent, comme vous allez, vous, aux affaires et aux plaisirs ? Sur quels principes vous appuierez-vous pour entraver leur liberté avec quelque apparence de justice ? Et que deviendraient les âmes trop hautes et trop pures pour la terre, et les pauvres âmes blessées d'inguérissables blessures, et les pauvres cœurs saignants des meurtrissures de la vie, si la religion ne leur offrait pas ces asiles de sauvegarde, de calme et de réconfort ?

Loin de comprimer l'élan naturel des âmes d'élite vers la solitude et la vie austère, le Christianisme devait l'encourager, et c'est ce qu'il fait. A son souffle, une légion de contemplatifs et de pénitents se leva et s'enfuit au désert. Au IIIe siècle de notre ère, à l'heure où les persécutions sanglantes se ralentissent et s'apaisent, quand il fallait vivre pour cette foi chrétienne pour laquelle la veille on mourait avec enthousiasme, la Thébaïde en est pleine ; et la vie monastique, qui commence à apprendre aux hommes la science de la vie en Dieu et pour Dieu, fournit aux chrétiens, avec cette science, l'arme qui les rendra maîtres d'un monde épuisé et malade. Aurore magnifique ! Un instinct puissant, irrésistible

[1] L'ascétisme païen fut stérile et non dénué d'extravagance. C'est Notre-Seigneur qui l'a vivifié en lui donnant comme ferment l'amour de Dieu et du prochain. De ce fait, l'ascèse individuelle s'est transformée en ascèse sociale (V. *Cénobitisme* dans le *Dict. d'Archéol. chrét.*).

comme tous les instincts, pousse les meilleures âmes vers un idéal de pureté, de détachement, d'humilité, qu'elles ne peuvent satisfaire que dans la solitude. L'Evangile montre les conseils du Maître à ceux qui veulent être parfaits, et l'Eglise encourage l'essor de l'élite vers les vertus qu'elle appelle *réservées*, parce qu'elles ne peuvent être l'ambition et le partage que du petit nombre.

Il y aura donc des moines, des religieux dans l'Eglise de Jésus-Christ. Seront-ils tous, en masse, confinés dans le silence et la solitude, sans contact avec le monde et la société de leur temps ? Non pas. Un idéal d'action aussi les sollicite et les entraîne, et l'on verra, au cours des temps, sortir des monastères des personnalités d'une vigueur, d'un relief, d'un génie parfois extraordinaire.

Antoine se sauve au désert, mais, pressé par l'amour des âmes, il quitte sa Thébaïde et vient prêcher dans Alexandrie à côté de l'intrépide Athanase. Les moines de S. Basile, dans les contrées perdues de la Cappadoce et du Pont, se consacrent à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse.

L'Orient tout entier est couvert de ces vaillantes cohortes, un peu bruyantes parfois aux jours des luttes doctrinales, mais toujours actives et bienfaisantes. Depuis que le grand Athanase est venu à Rome, quelques religieux ont donné l'exemple de la vie monastique. Cependant aucun Ordre organisé n'y existe encore. Attendez quelques années ; à quelques heures de Rome, dans la vallée de l'Anio, un jeune homme s'est retiré dans le creux d'un rocher. Vêtu de peaux qui le font prendre quelquefois, par des chasseurs, pour une bête fauve, il médite et prie dans la retraite. Quand il en sort, c'est un saint, c'est Benoît, celui qui pose les fondements d'une institution qui a envoyé ses colonies plus loin que la Rome guerrière n'a étendu ses conquêtes et qui a déjà duré plus longtemps qu'elle.

C'est là le commencement de l'institution monastique dans notre Occident. Depuis, les grands Ordres et les Congrégations se sont multipliés dans des proportions à peine imaginables. J'ai compté *cent cinquante-sept* Congrégations d'hommes et *cinq cent vingt-trois* Congrégations de femmes. Chacun de ces Instituts possède de nombreuses maisons et filiales, et leurs membres sont établis dans tous les pays du monde. C'est toute une armée, et cette armée est d'une discipline plus stricte encore que la discipline militaire et d'un courage à toute épreuve.

Ainsi, depuis les temps reculés où ils apparurent, nés de l'Esprit du Christ, l'Eglise a toujours eu dans son sein des Ordres religieux. Malgré des persécutions incessantes, elle en a encore, inamissibles joyaux de sa couronne.

Les uns sont plus particulièrement voués à la contemplation. Dans ces Ordres, la vie de l'homme ou de la femme s'écoule dans la prière et la méditation des pensées éternelles. Les autres se vouent à l'action par amour de Dieu et de l'humanité ; mais ceux-là aussi ont le cher refuge du monastère silencieux. Quand la journée est faite, ils se retrouvent ensemble pour méditer et pour prier. Et en somme, toute la différence qui existe entre eux est que les uns restent enfermés et ne sortent pas, tandis que les autres sortent pour revenir s'enfermer. Là, les premiers se trempent dans les sacrifices journaliers ; les seconds se retrempent dans le commerce de Dieu qui les soutient. Tous travaillent à la même œuvre de leur sanctification personnelle par la lutte permanente de la liberté morale contre les servitudes de la chair, par l'effort constant de la volonté consacrée à la poursuite et à la conquête de la vertu chrétienne, par l'essor victorieux de l'âme dans ces régions où elle trouve sa vraie, son immortelle grandeur.

Certes, on peut se sanctifier en dehors du cloître. On l'a toujours pu, on le peut encore, et rien n'empêche que l'on rencontre des saints dans les marchés bruyants, dans les ateliers, au foyer domestique, dans toutes les situations agitées au milieu desquelles se déroule la vie contemporaine. Mais l'idéal de la perfection résidera toujours, pour les vrais disciples de Jésus, dans la séparation, dans le silence, dans la pauvreté et dans la solitude de la vie monastique. C'est là que toujours se formeront les âmes les plus élevées, les plus détachées, les plus généreuses, les plus proches de la perfection évangélique.

Vous me demandez maintenant ce qui caractérise principalement leur vie. Je vais essayer de vous le dire. Mon point de vue sera un peu restreint ; il se complétera dans nos entretiens futurs.

II

Quel rôle les religieux remplissent-ils ? Quels services rendent-ils ? Quelle est leur vie ?

Pour répondre à ces questions, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter nos renseignements au plus autorisé de leurs supérieurs, c'est-à-dire au Souverain Pontife. Voici ce qu'en disait Léon XIII :

« Les Ordres religieux tirent, chacun le sait, leur origine et leur raison d'être de ces sublimes conseils évangéliques que notre divin Rédempteur adressa, pour tout le cours des siècles, à ceux qui veulent conquérir la perfection chrétienne : âmes fortes et généreuses qui par la prière et la contemplation, par de saintes austérités, par la pratique de certaines règles, s'efforceront de monter jusqu'aux plus hauts sommets de la vie spirituelle.

« Nés sous l'action de l'Eglise, dont l'autorité sanctionne leur gouvernement et leur discipline, les Ordres religieux forment une portion choisie du troupeau de Jésus-Christ. Ils sont, suivant la parole de S. Cyprien, l'honneur et la parure de la grâce spirituelle en même temps qu'ils attestent la sainte fécondité de l'Eglise.

« Leurs promesses faites librement et spontanément, après avoir été mûries dans les réflexions du noviciat, ont été regardées et respectées par

tous les siècles, comme des choses sacrées, source des plus rares vertus.

« Le but de ces engagements est double : d'abord élever les personnes qui les émettent à un plus haut degré de perfection, ensuite les préparer, en épurant et en fortifiant leurs âmes, à un ministère extérieur qui s'exerce pour le salut éternel du prochain et pour le soulagement des misères si nombreuses de l'humanité.

« Ainsi, travaillant sous la direction suprême du Siège Apostolique à réaliser l'idéal de perfection tracé par Notre-Seigneur, et vivant sous des règles qui n'ont absolument rien de contraire à une forme quelconque de gouvernement civil, les Instituts religieux coopèrent grandement à la mission de l'Eglise, qui consiste essentiellement à sanctifier les âmes et à faire du bien à l'humanité.

« C'est pourquoi, partout où l'Eglise s'est trouvée en possession de sa liberté, partout où a été respecté le droit naturel de tout citoyen de choisir le genre de vie qu'il estime le plus conforme à ses goûts et à son perfectionnement moral, partout aussi les Ordres religieux ont surgi comme une production spontanée du sol catholique, et les évêques les ont considérés à bon droit comme des auxiliaires précieux du saint ministère de la charité chrétienne [1]. »

Cette page du grand Pape dit admirablement ce que sont les religieux des différents Ordres et Congrégations répandus par le monde.

Les religieux sont des hommes qui ont voué leur vie à la pratique des conseils évangéliques, lesquels conseils recommandent la pauvreté, la chasteté et l'obéissance.

Les religieux sont des âmes fortes et généreuses qui visent à atteindre la perfection de la vie spirituelle par la prière, la contemplation et les austérités sous le joug librement accepté de certaines règles.

Les religieux sont la portion choisie du troupeau du Christ, l'honneur et la parure de l'Eglise et les témoins de sa fécondité.

Ils prennent des engagements qui sont la source des plus hautes vertus, et leur perfection est le ressort de leur ministère extérieur, ministère qu'ils exercent en vue du salut du prochain et du soulagement de ses innombrables misères.

Leur place est partout où l'Eglise est libre, et leurs règles n'ont rien de contraire à aucune forme de gouvernement civil.

Enfin, ils sont les auxiliaires du Souverain Pontife, des évêques et du clergé.

Tels sont nos religieux aux yeux de l'Eglise et dans l'Eglise. Ils font, devant leurs supérieurs et devant Dieu, les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Le vœu de chasteté, qui libère l'âme de l'une des servitudes les plus tyranniques de la nature, et qui, vous laissant seul, vous permet de vous donner à tous. Le vœu de pauvreté qui libère l'âme des soucis utilitaires et devient ainsi la source d'une nouvelle liberté. Le vœu d'obéissance enfin, qui est l'abandon à Dieu de ce que l'homme a de plus précieux et de plus cher : sa volonté ; abandon héroïque qui fait de vous un instrument docile aux ordres de l'Eglise.

Ainsi allégés du poids de toutes ces servitudes proprement humaines, ils vont imiter Jésus, le Maître, dans la mission qui fut la sienne sur cette terre. Ils prieront, mais ils se dévoueront, jusqu'à la mort, s'il le faut, car ils n'ont pas d'attaches et ne demandent de larmes à personne ! Leur vocation vient du désir d'imiter Jésus-Christ dans son immense amour pour les déshérités. C'est cette haute et féconde charité qui a fait jadis les S. Bernard et les S. François d'Assise, et qui, aujourd'hui, peuple les hôpitaux et nos maisons de refuge de ces femmes admirables qu'on appelle les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et les Petites-Sœurs des Pauvres, de ces hommes non moins sublimes qu'on appelle les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, et de tant d'autres dont l'existence n'est qu'un long dévouement aux misères de l'humanité. Jésus-Christ leur a mis au cœur une pitié semblable à la sienne, une pitié qui est de l'amour. Ils ont correspondu à cette grâce de choix. Ils ont tout quitté ; ils ne sont à personne pour être tout à tous, pour être surtout à ceux qui n'ont personne, aux vieillards abandonnés, aux orphelins, aux pauvres, aux souffrants, aux misérables, à tous ces tristes êtres que le monde rebute et qu'il laisserait, dans son égoïsme féroce, en proie aux plus noires désespérances. C'est vers ceux-là qu'ils vont, afin de leur faire connaître la douceur de vivre et le charme de se sentir aimés, la fierté d'avoir une âme et de pouvoir aspirer à une destinée surnaturelle et surhumaine.

Notre génération les a vus à l'œuvre ; quelques-uns agissent encore sous nos yeux. Par leurs capacités aussi bien que par leurs vertus et leurs services, ils constituent la première des élites sociales. Ils sont des savants occupés d'études religieuses et profanes, comme les Bénédictins et les Jésuites ; ils sont des prédicateurs, comme les Dominicains et les fils de S. François ; ils sont des éducateurs, comme les Frères des Ecoles chrétiennes, comme les Oratoriens et encore les Jésuites ; ils sont des hospitaliers, voués aux soins des malades, comme les Frères de Saint-Jean-de-Dieu déjà nommés et tant de Congrégations de femmes ; ils sont des missionnaires, comme ceux des Missions Africaines de Lyon, les Pères Blancs, les Pères des Missions Etrangères, comme tous ceux qui, depuis des siècles, sous cent noms différents, parcourent le globe pour le conquérir à l'Evangile. C'est à ceux-là que le monde doit le développement de la civilisation chrétienne qui, partie il y a deux mille ans du bassin de la Méditerranée, a conquis d'abord l'Occident et de là s'est élancée jusqu'aux extrémités de la terre !

Comment, pour de tels services rendus aux âmes et aux peuples, ne seraient-ils pas chers à l'Eglise ?

[1] Lettre au cardinal Richard.

Ces pionniers de la religion et de la civilisation ont fait du chemin depuis que les premiers Apôtres, après la Pentecôte, se partageaient la terre. Des millions d'âmes ont été conquises, des races et des nations entières. Regardez la carte du globe : partout des catholiques ! Est-il un pays, une île même perdue au sein des Océans, où ils n'aient allumé le flambeau de la foi ? Après l'Empire romain, toutes les autres nations, même les plus barbares, ont été entamées. Et depuis ces premiers triomphes, le Christianisme a tellement progressé qu'il peut dire plus justement que le roi d'Espagne au temps de la gloire de ce pays que « le soleil ne se couche pas sur son domaine. » L'impénétrable Chine a été pénétrée, et vous y trouverez aujourd'hui 87 églises et 2.216 000 fidèles. Le Japon, les Philippines, l'Indochine, ont leurs Délégués apostoliques. Des clergés indigènes surgissent jusque dans l'Inde où les diocèses se multiplient : Trichinopoly, Mangalore, Tuticorin, Calicut. De mars 1922 à mars 1929, soixante-douze territoires sont devenus autonomes : onze dans l'Inde, vingt-deux dans cette Chine si longtemps fermée et persécutrice ; vingt-trois dans l'Afrique si longtemps inabordable ; le reste dans d'autres contrées encore dans les ténèbres il y a un siècle à peine. Ces conquêtes quasi invraisemblables, c'est l'œuvre des religieux missionnaires.

Ils sont encore chers à l'Eglise parce qu'ils prient et que c'est la foi de l'Eglise que ceux qui prient font plus que ceux qui parlent et qui combattent. Nos ancêtres le comprenaient. Et c'est parce qu'elle appréciait ce service que la chrétienté honorait et estimait les religieux. Elle croyait à l'immense force d'intercession de leurs supplications toujours actives et ferventes, à ces torrents de prières toujours versés au pied de Dieu qui veut qu'on l'implore. Ils détournaient la colère de Dieu ; ils allégeaient le poids des iniquités du monde, ils rétablissaient l'équilibre entre l'empire du ciel et l'empire de la terre. « Ce qui maintenait le monde dans son assiette, c'était cet équilibre entre la prière et l'action, entre les voix suppliantes de l'humanité craintive ou reconnaissante et le bruit incessant de ses passions et de ses travaux [1]. » Est-ce que nos religieux ne jouent pas aujourd'hui, dans notre monde inquiet et bouleversé, un rôle semblable ? Mauriac parle quelque part de ces milliers et milliers de femmes « que la petite Hostie quotidienne voue à une vie de pureté et de renoncement total et qui se font les servantes des derniers déchets humains [2] » ; nos religieux alimentent leur foi et leur dévouement à la même source et, par les vertus qu'ils y trouvent, les travaux, les sacrifices qu'elle leur inspire, rétablissent l'équilibre brisé par le mal qui partout surabonde.

Ce n'est pas tout : dans l'Eglise, ils sont encore des modèles offerts au peuple chrétien et des animateurs. Là, dans les cloîtres, dans les couvents, les monastères, vivent les types les plus achevés de l'humanité rachetée, des hommes et des femmes qui, s'étant donnés et ne s'appartenant plus, tout à Dieu et au prochain, dégagés des passions comme des soucis charnels, sont prêts à tous les renoncements, y compris les plus héroïques. Ces sacrifices, ils ne sont pas seulement prêts à les faire, ils les font. Chaque jour, avant même que le jour soit levé, vous entendez la cloche qui les appelle à la prière. On sait que, jusqu'au soir, à des heures fixes, leur chapelle les retrouvera à genoux devant Dieu. Vous voyez les Petites-Sœurs des Pauvres quêter dans les villes et dans les campagnes pour les pauvres vieux et pauvres vieilles qu'elles abritent, nourrissent, vêtissent, soignent comme s'ils étaient leurs pères et leurs mères. Vous assistez aux sermons des prédicateurs, et si vous ne fréquentez pas l'église, la T. S. F. vous apporte à domicile l'écho de leurs paroles. Les journaux vous apprennent que le Gouvernement a décoré des religieux et des religieuses, pas pour rien, sans doute ! Les peuples lointains eux-mêmes reçoivent et subissent leur influence.

Des populations encore barbares les voient se donner tout entiers à leurs services : ils font l'école en plein vent dans la brousse, faute d'argent pour bâtir des écoles ; quand ils ont des ressources, ils bâtissent des églises et des écoles, fondent des chrétientés, pendant que les religieuses s'occupent des femmes et de leurs petits enfants et battent les chemins pour se rendre aux huttes de paille, de bambou ou de rotin, où des malheureux de tous les âges souffrent en proie à de terribles et souvent mortelles maladies.

Races phénomènes, hommes et femmes étranges que la force brutale ou légale est toujours prête à exiler, qui, à un moment ou à un autre, ont été chassés de partout, mais qui sont revenus toujours et sont encore partout ! Et rien n'est plus heureux !

Le monde les voit ou les devine, et il a devant les yeux un idéal visible et vivant des vertus chrétiennes. Le monde a besoin de foi, d'espérance et de charité ; il a, dans les religieux, des modèles de foi, car c'est la foi qui les a faits religieux, des modèles d'espérance, car c'est parce qu'ils savent que Dieu récompense les justes qu'ils ont voulu mériter l'éternelle couronne, des modèles de charité, car le poète l'a chanté :

> Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
> C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer !

Aimer qui ? Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise, les âmes, les malheureux ! Le monde, qui périrait de luxure et de débauches, a besoin de pureté : les religieux leur donnent l'exemple d'une vie mortifiée et chaste ; le monde a besoin d'énergie, ses devoirs sont multiples et rudes : les religieux sont les seuls, avec les vrais soldats, qui soient habituellement prêts à tout subir, à tout souffrir, à mourir pour la sainte cause qu'ils ont embrassée. Et c'est pourquoi, au nom de notre intérêt le plus sûr,

[1] Montalembert, *Les Moines d'Occident.*
[2] Mauriac, *Le Bonheur chrétien.*

comme au nom de la justice et de la liberté, il nous faut protester infatigablement contre un ostracisme inique, les entourer de notre admiration et de nos respects, leur préparer à tous la place qui leur est due parmi nous !

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'Eglise les aime et pourquoi les ennemis de l'Eglise les haïssent d'une haine mortelle ? L'Eglise les aime parce qu'ils sont son armée, et les ennemis de l'Eglise les haïssent pour leur invincible vaillance et leur incomparable vertu !

* *

J'ai fini, Messieurs. Vous percevez déjà l'utilité de l'institution monastique. Demain, en réfutant le préjugé que moines, religieux et religieuses sont des êtres inutiles, vous verrez encore plus clairement à quel point cette idée, qui est une calomnie, est odieusement injuste.

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

I

IL FAUT RÉPONDRE A L'AMOUR DE JÉSUS

Mes frères,

L'Eglise a institué la fête que nous célébrons aujourd'hui pour approcher nos cœurs du brasier de l'amour divin et pour que nous y puisions quelques étincelles du feu apporté par Jésus sur cette terre.

L'amour infini de Jésus nous enveloppe de ses bienfaits ; — notre amour plus généreux doit le payer de retour. Nous méditerons ensemble ces deux pensées.

I. — *L'Amour du Sacré-Cœur*

Jésus-Christ nous a aimés d'un amour immense, infini, éternel. Il nous en a donné les preuves les plus saisissantes dans les prodigieux abaissements de l'Incarnation, dans la pauvreté et le dénuement de Bethléem et de sa vie mortelle, dans les cruelles souffrances de sa Passion, dans sa mort sanglante au Calvaire. Il continue de nous en donner les preuves les plus touchantes dans l'immolation mystique du sacrifice de la messe et dans le don de sa personne adorable dans l'Eucharistie.

L'éternité tout entière ne sera pas assez longue pour chanter les miséricordieuses effusions de son divin Cœur. Comment pourrions-nous connaître et comprendre les trésors infinis de sa tendresse ? C'est un véritable abîme qui donne le vertige à ceux qui veulent y fixer leurs regards, abîme sans fond où nous sommes perdus comme la petite goutte d'eau dans le vaste océan.

Jésus a voulu cependant nous faire entrevoir ces immenses trésors de son amour, pour captiver notre cœur qui ne se laisse attirer que par un amour tangible et palpable. Il nous révèle lui-même le fond de son Cœur dans des paraboles touchantes qui restent toujours vivantes dans l'Evangile. C'est le bon pasteur qui court à la recherche de la brebis égarée et qui, après l'avoir rapportée sur ses épaules, proclame qu'il y a plus de joie au ciel à la conversion d'un seul pécheur qu'à la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. C'est le père de famille qui pleure, inconsolable, l'absence de son fils prodigue et qui se précipite à sa rencontre, impatient de lui rendre son amitié ; c'est la mère de famille désolée d'avoir perdu sa drachme, toute sa fortune, qu'elle recherche dans tous les coins et qui se réjouit avec ses voisines de l'avoir enfin retrouvée.

Le Cœur de Jésus exprime en gestes humains son immense bonté pour tous les âges, toutes les conditions, toutes les misères morales et physiques. Voyez comme il a pitié de la foule venue pour entendre sa parole. N'a-t-il pas senti réellement une vive compassion remuer les fibres de son cœur ? Voyez comme il s'attendrit sur la pauvre Chananéenne et la veuve de Naïm, rendant à l'une sa fille guérie, à l'autre son fils ressuscité ! Voyez encore comme il accueille le repentir public de la Madeleine, de la femme adultère et de la Samaritaine, avec une indulgence qui dépasse vraiment les bornes, à notre jugement étroit.

Voyez-le pleurant des larmes très humaines sur la mort de son ami Lazare et à la vue de la douleur de ses deux sœurs ; voyez-le étreint d'une vive émotion à la pensée des châtiments qui vont fondre sur sa patrie ingrate et endurcie. Entendez aussi ce cri déchirant, cette plainte douloureuse qui s'échappe de son Cœur, au Calvaire : « J'ai soif de vos cœurs que j'aime passionnément ; je brûle du désir de secourir tous les blessés de la vie. Je crie ma douleur extrême, en voyant l'indifférence et le mépris répondre aux appels de mon amour méconnu. »

Or Jésus ne change pas : *Tu idem ipse es.* Il est encore aujourd'hui ce qu'il était hier et il demeure dans le ciel ce qu'il était sur la terre, le Cœur le plus aimant, le plus tendre, le plus compatissant. C'est S. Paul qui nous l'affirme : « Ayons pleine confiance en lui, car il est toujours le Pontife qui compatit sans cesse à nos misères, puisqu'il a pris sur lui et expérimenté toutes nos infirmités, à l'exception du péché. » Les témoignages d'amour qu'il nous a donnés pendant sa vie mortelle, il les renouvelle et les prodigue à travers les siècles.

Sa miséricorde poursuit par mille détours mystérieux toutes les âmes rachetées ; il va les chercher dans toutes les fanges où elles sont enlisées, dans les ténèbres du péché, de l'erreur ou de l'infidélité où elles sont égarées, dans les cités bruyantes comme au fond des campagnes solitaires. Il veut ramener au bercail toutes ses brebis et s'en faire aimer ; il ne se résigne pas à n'être pas aimé ; il n'en prend pas son parti. Il va dire le dernier mot, après lequel il n'y a plus rien à dire. Il va faire ce que nous faisons nous-mêmes quand nous sommes à bout d'arguments avec des ingrats que nous voulons toucher : quand nous voulons forcer des portes qui ne s'ouvrent pas, nous jouons le grand jeu de l'amour. C'est pourquoi il nous dit par la bouche de sainte Marguerite-Marie : « Voilà ce Cœur qui vous a tant aimés. » Plainte déchirante d'un cœur qui endure une nouvelle passion en voyant ses enfants passer froids et insensibles à côté des mystères de son amour. Il estime si peu toutes les souffrances de sa Passion qu'il est prêt à en faire davantage encore si nous voulions le payer de retour.

II. — *Notre amour pour Jésus*

Comment répondre à des avances si pressantes ? Par la donation totale de nous-mêmes, en aimant Jésus non pas d'un amour des lèvres, d'un amour sentimental, car, s'il ne va plus loin, jusqu'au sacrifice de notre volonté, jusqu'à l'observation intégrale des commandements, notre amour est une mauvaise plaisanterie, une protestation mensongère. Le véritable amour que réclame le Cœur de Jésus, est un amour plus généreux, plus exigeant. Il doit se traduire par les œuvres de la vie chrétienne. « Si vous m'aimez vraiment, dit Notre-Seigneur, soyez fidèles à observer mes commandements. » L'observation complète des commandements de Dieu et de l'Eglise, voilà la pierre de touche des sentiments que nous devons prouver à l'égard de Jésus.

Pour résumer les principales obligations de la vie chrétienne, nous exprimerons notre amour envers le Sacré-Cœur chaque jour par la prière, chaque semaine par la sanctification du dimanche, chaque année par la communion pascale. La prière est le plus grand et le plus important des devoirs du chrétien. Elle doit occuper la première place dans la vie privée et familiale. En est-il ainsi dans la nôtre ? Où sont les foyers domestiques qui ont gardé les usages si vénérables de la prière en famille, source des plus grandes bénédictions ? Où sont les chrétiens qui prient poussés par un profond sentiment d'adoration et de reconnaissance ? Combien dont les prières, expédiées à la hâte, sont devenues des formules sans âme et sans vie !

Cette déplorable négligence dans la pratique de la prière, entraîne fatalement la diminution de la foi et la faiblesse des volontés qu'effraie le moindre sacrifice. Si nous voulons marcher sur la route du devoir, d'un pas alerte et décidé, si nous voulons vaincre les tentations obsédantes, il nous faut des secours dans une mesure proportionnée à nos besoins, à nos faiblesses, à nos luttes. Demandez beaucoup et vous recevrez beaucoup. Avec S. Paul, vous ferez entendre le chant de la victoire : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » Accordez désormais à la prière confiante qui monte droit au Cœur de Jésus une large place dans vos journées. Vous répondrez ainsi à l'amour qui vous attend à ce rendez-vous quotidien.

La diminution de la prière individuelle et familiale conduit à la diminution de la prière publique du dimanche. N'est-ce pas le but poursuivi avec ténacité par l'impiété qui veut supprimer le culte public, les rapports officiels de la créature avec son Créateur ? C'est à nous d'empêcher cette usurpation sacrilège du jour consacré à Dieu, cette abolition criminelle de la prière publique et du repos du dimanche. Que ce jour-là nos églises ne soient pas vides ou muettes ; fréquentons-les assidument en venant y chanter les louanges divines. C'est un devoir patriotique autant que religieux de travailler à la restauration du dimanche catholique. Si tous les représentants de l'agriculture, du commerce et de l'industrie venaient se prosterner devant les autels et reconnaître le souverain domaine de Dieu, quelles abondantes effusions de grâces descendraient sur tous les groupements des familles et de la nation, quel souffle de charité passerait dans toutes les âmes, rapprochant les esprits divisés et les cœurs aigris !

Témoins habituels du sacrifice de la messe, les chrétiens doivent comprendre la nature et la nécessité de cette vie divine que Jésus est venu apporter au monde. Ils doivent se rendre compte du lien intime qui rattache la Rédemption à l'Eucharistie : « Prenez et mangez, voilà mon corps qui sera livré pour vous demain ; buvez de ce sang qui sera versé pour le salut de tous. Voilà ce Cœur qui a voulu et qui a réalisé cette double immolation. » C'est dans la mort de Jésus que nous puisons la vie divine. Les fouets et les clous n'ont été que les instruments inconscients qui ont ouvert les sources de la vie ; mais c'est le Sacré-Cœur qui a voulu et qui a dirigé les coups, afin de répandre dans nos âmes les flots de sa vie par la communion. Cette vie divine s'épanouit dans nos actions journalières et prépare des moissons de dévouement, de pureté, d'humilité et de charité. Quelle transformation s'opérerait dans les familles et les paroisses si les parents et leurs enfants, si tous les habitants d'une commune se rencontraient à la Table sainte ! Comme les premiers fidèles de l'Eglise naissante, nous n'aurions plus qu'un seul cœur et qu'une seule âme, sans division, sans envie ni discorde. En nous voyant on dirait : « Voilà de vrais disciples de Jésus. » Hélas ! La charité s'est refroidie en beaucoup parce que la pratique de la communion a été abandonnée.

Ouvrons nos cœurs à Jésus qui les embrasera d'amour. Aimer Dieu, c'est le premier et le plus grand commandement. C'est par lui qu'il faut commencer ; c'est par lui qu'il faut finir. Il contient toute la Loi. Il suffit à tout. Aimer Dieu de tout notre cœur, c'est notre fin sublime. Ah ! puissions-nous comprendre et goûter comme il fait bon aimer le Cœur de notre Dieu qui nous aime passionnément, comme il est bon d'obéir à ses commandements et de répondre ainsi aux prévenances de son immense charité, comme il est doux de pouvoir consoler et réjouir son Cœur si méconnu, si délaissé, en menant une vie chrétienne plus généreusement consacrée aux œuvres de charité et à nos devoirs d'état !

Allons tous à Jésus. Consacrons-nous totalement à lui. Exposons sans cesse notre âme aux rayons vivifiants de son divin Cœur, par la pensée habituelle, les souvenirs et les regards fréquents. Plongés dans cette atmosphère rayonnante, nos cœurs tièdes se réchaufferont, ils deviendront plus fervents, ils s'embraseront d'amour pour Jésus ; ils seront capables des plus généreux sacrifices et des plus sublimes vertus. Ainsi soit-il.

II

AVANTAGES SPIRITUELS DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Notre cœur est sensible aux bienfaits. Il s'attache à ceux qui le comblent de leur amitié et qui savent lui prouver cette amitié par leurs générosités et leurs largesses.

Dieu connaît ce penchant de notre nature, lui qui a fait cette nature. Il l'utilise. Quand il a voulu attirer les âmes à la dévotion de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et par elle à Dieu, il a fait de cette dernière la distributrice de ses grâces, de ses faveurs, de ses miracles... et si le monde entier a une

si grande dévotion à cette petite sainte, c'est bien parce qu'elle a tenu parole, qu'elle passe son ciel à faire du bien sur la terre, qu'elle fait tomber incessamment sur nous une pluie de roses.

Pour nous attirer à son divin Cœur, Notre-Seigneur eut recours aux mêmes procédés. Sans doute, il nous a dit, il nous a rappelé son amour, cet amour qu'il nous a témoigné par sa vie, sa mort et son Eucharistie : « Voilà le Cœur qui a tant aimé les hommes. » Mais à ces faveurs passées auxquelles nous étions insensibles, il en a ajouté de nouvelles : ce sont les belles promesses du Sacré-Cœur.

Ces promesses sont au nombre de douze. Il en est qui regardent nos intérêts d'ici-bas, comme celle-ci : « Je mettrai la paix dans les familles, » ou cette autre : « Je les consolerai dans toutes leurs peines, » ou encore : « Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises. » Pourtant la plupart ont trait à nos intérêts spirituels et éternels : « Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde ; les âmes tièdes deviendront ferventes ; les âmes ferventes s'élèveront à une grande perfection... »

Ce sont ces grâces spirituelles de la dévotion au Sacré-Cœur : 1° pour les *pécheurs ;* — 2° pour les *justes,* que je voudrais vous redire en cette fête.

I. — *Biens de la dévotion au Sacré-Cœur pour les pécheurs*

Une des grandes tristesses de nos familles chrétiennes, c'est souvent l'inconduite morale ou l'indifférence religieuse de l'un des membres de cette famille : du père, qui a depuis longtemps abandonné toute pratique religieuse par insouciance ou par respect humain, du grand fils, enfant pieux autrefois, qui s'est laissé entraîner par de mauvais camarades à l'âge critique des passions, de la jeune fille peut-être, que notre société moderne semble avoir pris à tâche de pervertir par les indécences de la mode et les plaisirs à bon marché, car Satan et ses suppôts ont résolu, afin de réussir plus facilement dans leur œuvre de déchristianisation, de s'attaquer à celle qui est l'ange du foyer, en corrompant la femme. C'est là une des grandes tristesses de nos foyers d'aujourd'hui... plus grande que les souffrances physiques, les maladies ou les infirmités. Que de fois, prêtres, nous recevons à ce sujet les confidences des mères en larmes !

A ces tristesses, Notre-Seigneur a promis soulagement : « Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde. Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis. » Sans doute, ce sont des promesses que nous ne connaissons que par les révélations privées du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie. Mais tout ce que nous savons par l'Evangile de la pitié et de la miséricorde de Jésus pour les pauvres pécheurs et toutes les grâces de conversions obtenues de nos jours par le recours au Sacré-Cœur, tout cela ne nous est-il pas garant de la vérité de ces promesses ?

En effet, si quelque chose nous révèle dans l'Evangile la bonté du Cœur de Jésus, ce sont bien ses avances miséricordieuses aux pécheurs.

Il le déclare : « Je ne suis pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs. Ce ne sont pas les bien portants, mais les malades qui ont besoin de médecin. Le Fils de l'Homme est venu sauver ce qui périssait. De ses touchantes paraboles, les plus émouvantes sont les paraboles de sa miséricorde : la parabole du pharisien et du publicain, où il pardonne au pauvre pécheur sur cette simple prière : « Ayez pitié de moi, pécheur ; » la parabole de la brebis perdue, où il se présente à nous sous les traits d'un berger qui laisse là son troupeau pour courir à travers la montagne à la recherche d'une brebis égarée et qui, l'ayant trouvée, ne la pousse pas devant lui en la frappant du pied, mais la charge sur ses épaules parce qu'elle est fatiguée ; et surtout la parabole de l'enfant prodigue, le joyau des paraboles, où le père, navré de l'inconduite de son fils, reprend chaque jour le chemin que ce fils a suivi à son départ, avec l'espoir invincible qu'il va revenir, et qui, l'apercevant enfin, se jette le premier à son cou, ne lui laisse même pas achever sa confession, et commande immédiatement un grand banquet de réjouissance pour fêter le retour de son benjamin.

Et plus convaincante encore que ses paroles ou ses paraboles, c'est sa conduite. Doucement il amène la Samaritaine à lui avouer sa vie irrégulière... et il la pardonne ; les Anciens veulent lapider une femme adultère... et lui, il dit à cette femme : « Allez en paix et ne péchez plus ; » une fille universellement connue pour sa mauvaise vie vient se jeter à ses pieds, un jour qu'il va se mettre à table chez Simon le Pharisien, et au grand scandale de celui-ci il pardonne à Madeleine la pécheresse.

Et ce ne sont pas seulement les fautes de la chair qu'il remet, ces fautes qu'il sait être la triste tare atavique en nous du péché originel, mais encore tous les péchés, même ceux qui s'attaquent à lui et à son Père : au criminel repentant qui sans doute a ricané d'abord comme son camarade, il promet pour le jour même son paradis ; pour ceux qui l'ont condamné et crucifié il plaide près de son Père la circonstance atténuante de leur ignorance : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ; » à tous ceux qui sont au pied de sa croix et qui se moquent de lui après avoir exigé sa mort, comme gage non équivoque de son pardon, il donne pour mère sa propre mère.

Il n'est pas jusqu'aux plus criminels et aux plus endurcis à qui il ne fasse les offres de sa miséricorde. Qu'elles sont émouvantes, par exemple, les tentatives de sa miséricorde auprès de Judas ! On est à table, pour le repas traditionnel de la Pâque juive et pour le repas nouveau de l'Eucharistie. Seul, Notre-Seigneur sait tout ce que Judas a tramé contre lui. Sans le désigner aux autres Apôtres, délicatement il tâche d'éveiller le remords et le repentir dans le cœur du traître : « Vous êtes purs... vous ne l'êtes pas tous ; l'un de vous me trahira. » Et comme l'Iscariote reste sourd à cet appel de l'amour, Notre-Seigneur essaie de l'impressionner par les châtiments du péché : « Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût pas né. » A la minute même de la trahison, dans le Jardin des Oliviers, il fera une dernière tentative : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ? Ainsi c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'Homme ! » Il l'appelle encore son ami. On peut dire qu'il a tout mis en œuvre, et son

amour, et ses menaces, et son amitié, pour jeter le frisson dans le cœur de l'Apôtre damné, pour provoquer un mouvement de regret, pour arracher une larme, après quoi il eût pardonné, comme aux pécheurs, comme aux bourreaux, comme à S. Pierre, après quoi il eût prononcé la parole étrange : « Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. »

Après cela pourrions-nous douter de sa promesse : « Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini des miséricordes » ?

Et si ces manifestations de la miséricorde du Cœur de Jésus nous semblaient trop lointaines, si elles ne faisaient plus impression sur nous à force de les entendre répéter, si elles ne réveillaient pas notre confiance en faveur des pauvres pécheurs, je vous dirais : « Mais prenez donc n'importe quel livre ou revue de piété en l'honneur du Sacré-Cœur. Parcourez-le. Et vous constaterez que les grâces obtenues sont surtout des grâces de conversion ! »

En voici une, qui nous est donnée comme authentique [1].

Une mère a eu la douleur de voir son fils, d'excellente famille, nouer de mauvaises relations à vingt-trois ans et quitter l'armée où il devait faire sa situation. Quinze mois durant, elle peut suivre sa trace ; il revient à la maison pour exiger de l'argent avec menaces ; puis plus rien : elle ne sait de lui ni son adresse, ni même s'il existe encore. Elle écrit : « J'ai prié, j'ai fait prier... Je me décourageais pourtant, je ne savais plus parfois si j'avais confiance. » En décembre 1928, le dernier jour d'une neuvaine à un saint qui lui a redonné confiance, elle va s'agenouiller à la chapelle du Sacré-Cœur près de la sainte Table : « Bon Sauveur, dit-elle, vous n'allez pas laisser votre enfant dans le bourbier ; sortez-le, je vous le demande. » Au même instant, une voix intérieure, mais aussi distincte que celle d'une personne qui lui aurait parlé à haute voix, répond par deux fois : « Il sortira ! Il sortira ! » C'était le mardi 18 décembre 1928.

Trois jours après, une lettre du prodigue à sa mère demandait si elle consentait à le recevoir. Depuis son retour, sa vie est régulière. Il refait sa situation, a repris du service dans l'armée, a consenti pour cela à être rétrogradé.

Deux mois après, au cours d'une conversation, il faisait cette réflexion à sa mère devant une voisine : « Oui, je m'en souviendrai toujours ; un mardi soir, je rentrais de passer encore une journée déplorable, quand tout à coup je me suis dit : « Toi, tu ne sortiras plus pour de telles besognes ; » et je ne suis plus sorti. Un mardi soir, le 18 décembre 1928, le soir même que sa mère priait le Sacré-Cœur : « Bon Sauveur, vous n'allez pas laisser votre enfant dans le bourbier, sortez-le, je vous le demande », et qu'elle entendait une voix lui répondre : « Il sortira ! Il sortira ! »

Oui, familles attristées par l'indifférence ou l'inconduite de l'un des vôtres : il sortira, il sortira, si avec confiance et persévérance vous portez votre cause au Cœur de Jésus : « Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde. »

[1] *Messager du Cœur de Jésus*, juin 1930.

II. — *Biens de la dévotion au Sacré-Cœur pour les justes*

Nous avons si peu conscience de notre misère de pécheurs et nous comprenons si peu que l'amour du Cœur de Jésus est un amour miséricordieux, que nous nous étonnons de trouver dans l'Evangile des paroles comme celles-ci : « Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf qui persévèrent. » Eh quoi ! Le Sacré-Cœur réserverait-il ses meilleures faveurs à ceux qui se sont éloignés de lui ? Et nous sentons s'agiter en nous l'étonnement du frère aîné du prodigue, qui s'indigne que son père mette tout en branle pour fêter le retour du benjamin.

Nous aurions tort de penser de la sorte. Nous oublierions les tendresses du Cœur de Jésus pour ceux qu'il aimait et ces autres promesses à sainte Marguerite-Marie : « Les âmes tièdes deviendront ferventes. Les âmes ferventes s'élèveront à une grande perfection. » Les justes ont encore la meilleure part.

Si, dans l'Evangile, Notre-Seigneur nous montre son zèle pour les pécheurs, puisque c'est sa mission de sauver, pourtant cet amour est un amour de pitié, de compassion, de commisération. Les tendresses les plus chaudes de son cœur, il les réserve à ceux qu'il aime. « *Ego diligentes me diligo.* J'aime d'un amour de prédilection ceux qui m'aiment. »

Il y a à Béthanie une famille, celle de Marie, de Marthe et de Lazare, où Notre-Seigneur aime à venir se reposer dans l'intimité après les fatigues de ses prédications aux foules par les routes et les chemins. Et quand il apprend la mort de son ami Lazare, son cœur frissonne, il pleure, et ceux qui sont témoins de cette scène ne peuvent s'empêcher de faire la réflexion : « Voyez comme il l'aimait ! »

Il a autour de lui un groupe de disciples qu'il a choisis : ses douze Apôtres. Quelle familiarité et quel abandon dans ses entretiens avec eux ! De quel ton affectueusement paternel il les appelle ses chers petits enfants, *filioli !* Et quand on l'arrête au Jardin des Oliviers, par deux fois, dans la crainte qu'on ne les englobe dans son arrestation et qu'on ne les fasse souffrir, il demande qu'on les laisse aller.

Parmi ces douze, il y en a un surtout qu'il chérit par-dessus les autres. Il s'appellera lui-même « le disciple que Jésus aimait », comme s'il avait eu pour lui le monopole de l'amour du Maître, tout l'amour de son Maître. Et à celui-là Notre-Seigneur permettra des familiarités touchantes, comme ferait un enfant sur le sein de sa mère.

Les âmes amies, les âmes fidèles, les âmes pures sont donc les plus aimées, et de nos jours Notre-Seigneur n'a pas changé de conduite.

Si cela ne nous entraînait trop loin, on pourrait suivre dans la vie des serviteurs de Dieu : un S. Eudes, une sainte Marguerite-Marie, un général de Sonis, les ascensions vers Dieu que leur valut leur dévotion au Sacré-Cœur. Qu'il nous suffise de répéter ce que sainte Marguerite-Marie disait de celui qui fut son directeur, le Bienh. Claude de la Colombière : « Ce saint homme était tout dédié au Sacré-Cœur et ne respirait que pour le faire aimer, honorer, glorifier. Aussi est-ce là, je pense, ce qui

l'a élevé en si peu de temps à une haute perfection... Cette dévotion l'a rendu bien puissant dans le ciel et l'a plus élevé en gloire que tout ce qu'il avait pu faire au reste pendant tout le cours de sa vie. »

C'est pourquoi, si nous prions le Sacré-Cœur comme « libéral pour tous ceux qui l'invoquent », même pour les pécheurs, nous sommes bien fondés aussi sur l'Evangile et sur ses promesses, à l'invoquer comme « source de vie et de sainteté et délices de tous les saints ».

* *

« Ce divin Cœur, écrit sainte Marguerite-Marie, est une source intarissable où il y a trois canaux qui coulent sans cesse : premièrement de miséricorde pour les pécheurs, sur lesquels découle l'esprit de contrition et de pénitence ; le second est de charité, qui s'étend pour le secours de tous les misérables qui sont en quelque nécessité, et particulièrement ceux qui tendent à la perfection y trouveront, par l'entremise des saints anges, de quoi vaincre les obstacles ; du troisième découlent l'amour et la lumière pour les parfaits amis qu'il veut unir à lui pour leur communiquer sa science et ses maximes, afin qu'ils se consacrent entièrement à lui procurer de la gloire chacun en sa manière... »

Allons puiser à ces trois sources qui jaillissent du Cœur de Jésus : à la source de la miséricorde, pour nous pécheurs, pour ceux de nos familles qui vivent loin de Dieu, pour tous les pécheurs ; — à la source de la charité, pour résister aux tentations, nous libérer de nos mauvaises habitudes, éviter les occasions du péché qui s'opposent au règne de l'amour du bon Dieu dans nos âmes ; — à la source de l'amour et de la lumière divine, afin de devenir les dévots et les zélateurs du Cœur de Jésus. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. MÉDARD

(8 juin)

UN PROTECTEUR POUR LES BIENS DU CORPS ET DE L'AME

Mes frères,

Il y a quelques années, un journal catholique posait en concours la question suivante : Quel est le saint qui a donné son nom au plus grand nombre de communes de France ? Car c'est un fait que beaucoup de villes et de communes portent un nom chrétien, même quand on ne semble plus s'en souvenir. Cela gêne peut-être certains débaptiseurs de rues à la plaque bleue trop cléricale, mais c'est un signe bien évident de l'âme historiquement catholique de la nation française.

Sans doute, dans ce concours les suffrages ont dû se porter sur S. Martin, car je ne crois pas qu'il existe une province en France où il n'ait sa ou même ses communes.

Pourtant je ne m'étonnerais pas que notre glorieux patron S. Médard ait réuni quelques voix. Son nom aussi est bien porté en France. Que de communes s'appellent St-Mard — et St-Mard, c'est un diminutif ou mieux une contraction de St-Médard — et combien de paroisses l'ont pour Patron !

Sa vie tient en quelques lignes. Il naquit en Picardie, sous le règne de Childéric Ier, frère de Clovis, dans la seconde partie du ve siècle. Tandis que son frère Gildard ou Godard — son jumeau selon la tradition — devenait évêque de Rouen, lui-même était nommé à l'évêché de Vermand, dont il transférait le siège à Noyon, après la destruction de Vermand par les barbares. Puis, en 532, il succédait à son ami Eleuthère, à Tournai. Fait assez rare, il se trouvait ainsi à la tête de deux diocèses à la fois. Il déploya un grand zèle pour la conversion des Flandres et de la Gaule qui venait d'être baptisée en la personne de Clovis, le vainqueur de Tolbiac. Il mourait en 545... et quelques années plus tard s'élevait à sa mémoire à Crouy, près de Soissons, l'abbaye qui a rendu son nom à jamais célèbre.

L'histoire nous a pourtant conservé de la vie de S. Médard autre chose que quelques dates : des épisodes savoureux, qui font partie des traditions populaires, et qui me suggèrent de vous inviter à demander en ce jour de fête, à votre saint Patron : 1o *protection pour les biens de la terre ; — 2o protection pour les biens de votre âme.*

I. — *Protection pour les biens de la terre*

On dit toujours communément dans le peuple : « S. Médard, grand pleurard ; » ou encore plus souvent :

S'il pleut le jour de St-Médard
Il pleut quarante jours plus tard,
A moins que S. Barnabé
Ne lui coupe l'herbe sous le pied.

Ainsi, la St-Médard, le 8 juin, n'a pas très bonne réputation. Il pleut souvent ce jour-là et si à cette date le temps se met à la pluie, c'est, semble-t-il, pour longtemps.

Peut-être n'y a-t-il en cela que simple coïncidence que l'expérience populaire a remarquée et traduite en proverbe, comme sont passées en dictons d'autres coïncidences régulières de conditions atmosphériques avec certaines fêtes de l'année. Pourtant, s'il faut en croire la légende, la pluie de la St-Médard aurait une autre origine :

« Médard avait plusieurs fois prêché contre la profanation du dimanche. La jeunesse n'en continuait pas moins à s'adonner à la danse, au grand détriment des offices. Un dimanche, le saint évêque, après avoir chanté les vêpres dans sa cathédrale à peu près vide, se rendit dans une prairie où jeunes gens et jeunes filles dansaient comme de coutume. Il les admonesta sévèrement et, voyant que ses paroles ne produisaient aucun effet, il adressa à Dieu une prière ; aussitôt une pluie violente s'abattit sur les récalcitrants : cette pluie dura quarante jours, jusqu'au moment où le peuple fut touché de repentir. Alors Médard supplia le ciel de mettre fin au châtiment [1]. »

Historique ou légendaire, l'épisode n'a rien qui nous étonne. Est-ce que sainte Scholastique n'obtint pas de Dieu une pluie torrentielle afin de retenir près d'elle son frère S. Benoît, pour continuer de s'entretenir du bon Dieu avec lui ? Est-ce que d'autres saints : S. Euthyme le Grand [2], S. Héri-

[1] *Journal des Curieux*, 1er juin 1881, cité par le *Dictionnaire pratique des Connaissances religieuses*, art. MÉDARD.
[2] *Petits Bollandistes*, t. I, p. 500.

bert [1], S. Dominique de Gusman [2], n'ont pas fait cesser, par leurs prières, des sécheresses qui étaient la ruine de toute récolte et tournaient au fléau ? Est-ce que, plus près de nous, une petite Thérèse de l'Enfant-Jésus n'a pas vu se réaliser son rêve d'une tombée de neige pour le jour de sa prise de voile ? Nous savons par l'histoire que Dieu met ainsi aux ordres de ses saints la nature et ses lois.

Et le bon Dieu, qui accordait à S. Médard la pluie que son serviteur lui demandait, l'en préservait aussi miraculeusement à l'occasion quand il le fallait.

Avez-vous remarqué que les statues de S. Médard nous le représentent assez ordinairement avec un aigle qui étend ses ailes au-dessus de sa tête, et connaissez-vous le souvenir de sa vie que rappelle la présence de ces ailes déployées ?

Un jour qu'il gardait au pré les chevaux de son père, survint une grande pluie d'orage. Aucun refuge aux alentours. Alors un aigle descend, plane sur sa tête, et le met à l'abri de ses ailes. Le miracle fut constaté par le valet qui venait à sa rencontre et par son père et sa mère, et tous les gens de la maison accourus à la nouvelle du prodige.

Nous avons tendance à mettre dans le rayon des belles légendes ces récits miraculeux de la vie des saints. L'époque à laquelle ils se sont produits est si lointaine que les moyens de les contrôler nous manquent. Et nous ignorons ou nous oublions que Dieu les renouvelle chaque jour autour de nous.

En tout cas, ce qui est très certain, comme je le disais tout à l'heure, c'est qu'à la prière de ses saints et suivant leurs désirs, Dieu règle souvent sa pluie ou son soleil.

Aussi, m. f., vous qui vous adonnez surtout au travail de la terre et dont les affaires dépendent, plus que de vos efforts, du temps favorable dont Dieu les bénit, pourquoi ne pas demander à S. Médard qu'il intercède là-haut en faveur de vos cultures, qu'il vous obtienne du ciel la pluie ou le soleil nécessaire, qu'il donne à votre travail et à vos fatigues la bénédiction de Dieu sans laquelle ces fatigues de chaque jour seraient vaines, même pour la terre ?

Non seulement Dieu permet, mais il veut que nous l'intéressions dans nos prières aux biens de la terre. Notre-Seigneur nous fait dire dans le « Notre Père » : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, » et l'Eglise a institué tout exprès les processions des Rogations à travers vos prés et vos jardins d'où monte sa prière répétée : « *Ut fructus terræ dare et conservare digneris, te rogamus, audi nos.* Pour que vous daigniez donner et conserver les biens de la terre, nous vous en prions, Seigneur, exaucez-nous. » Dieu le veut pour que nous ne perdions pas de vue qu'il est l'auteur de tout bien, que nous dépendons de lui, que nous n'avons pas le droit de nous affranchir de lui.

Et c'est justement le grand péché de notre époque, d'une époque que perd l'orgueil de ses inventions et de ses découvertes, de se passer pratiquement du bon Dieu, de le mettre hors de sa vie, de ne plus se confier qu'en ses machines perfectionnées, en ses moteurs électriques, en ses arrosages mécaniques. C'est si vrai que dans sa pensée tout cela peut remplacer avantageusement le bon Dieu, qu'elles ne sont pas rares les contrées — je sais qu'il n'en est pas ainsi chez vous — où on ne voit presque plus personne aux processions des Rogations. On ne se souvient plus que tout relève en définitive du bon Dieu, sinon pour murmurer contre sa Providence quand les affaires ne vont pas à notre gré, comme si nous n'avions pas simplement ce que nous méritons.

De prier aujourd'hui et à l'occasion S. Médard pour les biens de la terre, fera descendre la bénédiction de Dieu sur votre travail... et du même coup vous établira dans l'humilité chrétienne qui est à la base du perfectionnement de l'âme.

II. — *Protection pour les biens de l'âme*

Le bien et le perfectionnement de votre âme, voilà évidemment ce que vous devez demander, avant les biens de la terre, aujourd'hui et toujours, au saint Patron de votre paroisse. Si nous pouvons et devons implorer Dieu pour notre pain de chaque jour, ce n'est qu'après avoir souhaité la sanctification de son nom, l'avènement de son règne, l'accomplissement de sa volonté sur la terre comme au ciel, c'est-à-dire le bien de notre âme par la pratique des vertus chrétiennes. Dans la prière du *Notre Père,* Notre-Seigneur ne nous enseigne pas seulement ce qu'il faut demander à Dieu son Père et notre Père, mais encore l'ordre suivant lequel nous devons prier, en mettant les intérêts de l'âme avant ceux de la terre.

Et là encore, pour assurer le bien de votre âme, la protection de S. Médard sera bien puissante aux yeux de Dieu. Toute sa vie d'évêque, il l'a dépensée à promouvoir la pratique des vertus chrétiennes dans la Gaule qui venait de recevoir le baptême en la personne de son chef Clovis et de ses hommes. Est-ce que ce zèle déployé sur la terre pour l'avènement du règne de Dieu dans les âmes ne lui a pas donné crédit dans le ciel pour venir en aide à toutes les âmes de bonne volonté qui l'invoqueront pour demeurer fidèles au bon Dieu ?

De ce zèle de S. Médard pour le bien des âmes, je ne veux retenir qu'une pensée : l'institution par lui de la fête de la Rosière dans son pays natal de Salency.

Aujourd'hui, les quartiers de nos grandes villes élisent surtout des reines éphémères de la beauté pour leurs fêtes populaires. Mais dans certains villages de France se maintiennent encore dans toute leur pureté les fêtes de la Rosière, telles que S. Médard les établit il y a quatorze cents ans pour encourager la vertu.

Car c'était à l'origine un prix de vertu pareil à celui que les Académies distribuent solennellement chaque année.

Il avait eu l'idée de donner tous les ans à celle des jeunes filles de sa terre de Salency qui jouirait de la meilleure réputation, une somme de vingt-cinq livres.

L'attribution de cette récompense se faisait et se fait encore en grande solennité. Un jury, composé des hommes les plus notables et les plus recommandables du pays, élisait la jeune fille qui s'était montrée la plus vertueuse. Vêtue de blanc, les cheveux flottant en boucles sur les épaules, entourée d'un groupe de ses compagnes pareillement en blanc, l'élue se rendait au château de Salency. Le saint évêque, en habits pontificaux, la recevait, lui donnait sa

[1] *Ibid.*, t. III, p. 458.
[2] *Ibid.*, t. IX, p. 292.